

L'Anglais comprend très bien et donne généralement.

A quelque temps de là, deux ans plus tard, je crois, le protestant vient trouver le curé.

—M. le curé, dit-il, nous voilà dans la position où vous vous trouviez il y a deux ans. Nous allons jeter à terre le vieux temple et en reconstruire un nouveau. Voulez-vous nous aider ?

Le curé réfléchit un instant.

—Mon cher monsieur, il est impossible à un curé d'aider à construire une église hérétique....

—Ah !... cependant....

—Mais, écoutez, on peut s'arranger ; je vais vous aider à... jeter la vieille à terre.

—Bravo, curé !



POURQUOI LES FEMMES ONT-ELLES PEUR DES SOURIS ?



J'ai souvent constaté, dit Alphonse Karr, que les femmes exagèrent leurs peurs comme nous exagérons notre courage, et qu'elles sont, en général, plus braves et plus résolues que nous."

On ne saurait être plus aimable envers notre sexe et je parie que cette bonne parole a dû faire pardonner à son auteur plus d'un trait

acerbe et malin. Et pourtant, s'il faut en croire une correspondance anglaise, ce brevet de bravoure ne serait rien moins qu'immérité. Sur notre blason "Sans peur et sans reproche," il faudrait bien vite biffer le premier de ces mots et l'assertion flatteuse d'Alphonse Karr deviendrait un paradoxe. Cela m'inquiète bien un peu... et comme je suis égoïste, je ne puis résister au désir de vous faire partager mes craintes. Je traduis donc d'une revue américaine, l'article en question intitulé : *Pourquoi les femmes ont-elles peur des souris ?*

"Comme femme—et je me crois bien brave—aimant les animaux et l'étude de l'histoire naturelle, je pose, dans toute sa gravité, cette question perplexé. Pourquoi les femmes ont-elles peur des souris ? Pourquoi la vue de cette petite créature, inoffensive et gracieuse, fait-elle frémir le cœur de la femme la plus brave ? L'écho me répond. "Pourquoi ?" La crainte de la souris est une malédiction héréditaire, une faiblesse native, un destin fatal qu'il est inutile de combattre, un effroi stupide qui devrait nous faire honte mais qui est cependant une terreur vraiment excessive.... On ne peut se l'imaginer. Cette crainte peut, sans doute, être exagérée par des attaques hystériques ou par une série de cris perçants mais la vraie peur à faire frémir reste la même. Pourquoi ?

"Je me rappelle avoir lu une histoire à propos d'un cercle de femmes à forte tête qui donnaient une série de conférences sur les vertus féminines dans une vieille salle publique de village. Une d'entre elles, devant un jour faire une lecture sur la valeur, avait choisi pour illustrer son sujet, l'histoire de Jeanne d'Arc. Mais le soir arrivé et pendant que la dame dissertait sur la valeur de son sexe, une souris vint à traverser la scène et la conférencière et ses compagnes, les femmes fortes, de sauter sur leurs chaises en relevant leurs jupons d'une manière qui n'avait rien de pittoresques. Je maintiens cependant que la crainte de la souris n'eut rien à faire avec ce manque de bravoure et que Jeanne d'Arc, le cas échéant, eût agi de la même manière.

"Une souris dans la chambre de Marat aurait, je n'en doute pas, empêché Charlotte Corday d'accomplir son noir projet, et la queue d'une d'elles s'échappant à temps des moulures du chariot de Tullia, l'eût empêchée de fouler sous les roues le corps de son père. Je pourrais citer beaucoup de

cas où une souris eut pu changer l'histoire du monde. Qui douterait que Cléopâtre et les autres beautés égyptiennes ne vénèrent surtout le chat sacré que pour la guerre meurtrière qu'il livrait à l'objet de leur spéciale aversion. Chacun sait que si le chat a un faible, c'est pour une souris dodue et *puss* a peut-être pour cette raison conquis l'affection et la reconnaissance de notre sexe. On connaît l'histoire de cet exilé qui fut égayé dans sa prison par une souris, mais cet exilé était un homme ! La fable du lion délivré par des souris qui avaient rongé ses liens, nous est aussi familière, mais ici encore, c'était un lion et non une lionne ! Je crois vraiment qu'il y a antipathie réciproque.

"Presque toutes les femmes ont éprouvé cette impression. Vous êtes là assise seule, lisant, écrivant, peignant ou travaillant. Tout-à-coup, vous ressentez d'instinct une sorte d'horreur comme à l'approche d'un être nuisible, quoiqu'invisible. Vous levez les yeux. Vous voyez alors, glissant sans bruit sur le parquet, dans votre direction, une souris.... Elle s'arrête, elle vous fascine. Vous jetez votre livre, votre musique, votre aiguille, votre pinceau, n'importe quoi, mais vous ne bougez pas. Vous sentez votre sang se glacer dans vos veines, vos membres se paralysent ; votre cœur ne bat plus, la respiration cesse, un frisson parcourt vos membres. Dans votre imagination, il vous semble sentir la course légère de toute une armée de souris courant sur votre figure, sur vos mains et cherchant à se nicher dans votre chignon. Vous vous dressez sur vos pieds.... et puis.... bah ! les femmes prennent ces choses-là si diffidément ! Les femmes ont-elles peur des souris simplement parce que ce sentiment est inné chez elle ? Aucune raison plausible ne peut expliquer cette peur, et cependant le fait est là, et je me suis depuis longtemps résigné à croire que c'est un mal sans remède."

Voilà, mesdames. Où je me trompe fort ou cette correspondante est une *Gladstonienne* convaincue qui ne semble pas priser bien haut l'émancipation de notre race. Autrement, aurait-elle pu jamais se décider à mettre en relief ce point faible de notre nature, dans un siècle où l'élément féminin se fait fort de prouver que, s'il n'est pas supérieur à l'homme par l'intelligence, le génie, le courage, il en est au moins l'égal.



NOTES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

XVII^e SIÈCLE OU SIÈCLE DE LOUIS XIV

(Suite)

Douzième partie.—Éloquence religieuse

L'éloquence religieuse est le plus beau titre de gloire du XVII^e siècle ; la France entière, par la bouche de ces grands orateurs dont les accents sublimes ont traversé les âges pour se faire entendre jusqu'à nous, donna à l'Europe l'exemple le plus éclatant de son attachement à la foi qu'avait embrassée le premier de ses rois, Clovis, méritant ainsi le surnom de "Fille aînée de l'Eglise."

La piété la plus vive et une conviction des plus énergiques règnent dans tous les sermons du XVII^e siècle ; on comprenait alors qu'en face de la dépravation et de la débauche de la cour et des familles nobles, il fallait opposer à ce torrent dévastateur une digue puissante ; la raison, qui régressait la poésie, trouva alors une place glorieuse, et c'est ainsi que nous voyons Bossuet, Bourdaloue, et même Massillon, que l'on a surnommé le Racine de l'éloquence, joindre à un style tantôt fleuri et abondant, tantôt concis et nerveux, toute la force du raisonnement, toute la puissance d'une logique irrésistible.

Les orateurs sacrés du XVII^e siècle sont nombreux ; parmi ceux qui ouvrirent la voie à des gé-

nies comme Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fénelon et Fléchier, orateurs qui résumèrent toute la gloire de l'éloquence religieuse de cette époque, nous citerons entre autres : le Père Claude de la Colombe, le Père Cheminai, le Père LaRue et Mascaron.

Jacques Saurin dans la prédication protestante, trouva des accents pleins de force et acquit alors une grande réputation.

PÈRE CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE.—Cet orateur, quoique n'ayant pas le génie de Bossuet et de Massillon, eut la gloire de leur frayer la voie de l'éloquence.

Il naquit en 1641 et mourut en 1662.

Ses *Sermons* qui, presque tous furent donnés devant Jacques II, roi d'Angleterre, annoncent une piété des plus ardentes et dénotent une connaissance profonde des beautés de la langue française.

CHEMINAIS.—Le Père Cheminai, jésuite, naquit en 1652 et mourut en 1689.

Une imagination brillante, une phrase harmonieuse et abondante, un pathétique entraînant, un débit noble et chaleureux, telles sont les qualités dominantes de cet orateur.

LA RUE.—Le Père La Rue, jésuite, est né en 1642 et mourut en 1725.

Il est plus connu comme poète latin que comme orateur. Il a réussi cependant dans l'oraison funèbre, où il a prononcé entre autres celle de Bossuet.

Son *Pécheur mourant* et *Son Pécheur mort* sont ses deux meilleurs sermons ; on les considère à juste titre comme des chefs-d'œuvre.

Le Père La Rue essaya vainement de la tragédie et de la comédie.

De tous les orateurs du XVII^e siècle, ce prédicateur eut le meilleur débit.

MASCARON.—Jules Mascaron, né à Aix en 1634, a précédé Bossuet, comme Rotrou précéda Corneille.

Entré fort jeune à l'Oratoire, il en devint bientôt un des membres les plus brillants ; ses supérieurs l'envoyèrent prêcher en province où, par la persuasion et la chaleur de son éloquence, il convertit des milliers d'hérétiques à la religion catholique.

Sa réputation d'orateur étant parvenue jusqu'à Versailles, le roi le fit mander pour donner douze stations consécutives et pour le récompenser de ses éminents services, le nomma à l'évêché de Tulle et plus tard à celui d'Agen où il mourut regretté de tous ses diocésains en 1703.

Nous avons peu de sermons de lui, mais il n'est guère inférieur en ce genre à Fléchier. Son *oraison funèbre de Turenne* a surtout fait sa célébrité. On y admire un style nerveux, chatié et plein d'images, une pensée profonde et une grande richesse de termes ; cependant, il a conservé encore la rudesse du moyen-âge. Les mêmes défauts que nous trouvons dans Rotrou, nous les trouvons dans Mascaron.

"Mascaron, dit Thomas, est né avec plus de génie que de goût, plus d'esprit encore que de goût. Quelquefois son âme s'élève, mais soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées.... Son plus grand mérite est d'avoir eu la connaissance des hommes."



La raison est un phare à éclipses : ce n'est que par des intermittences de lumière et d'obscurité qu'elle nous sert de guide.—G.-M. VALTOUR.

Les médecins travaillent sans cesse à conserver notre santé, et les cuisiniers à la détruire ; mais les derniers sont les plus sûrs de leur fait.—Dr S. LACHAPELLE.